

PRINCIPE ÉLÉMENTAIRE D'UNE LOGIQUE DE LA VIE MORALE

Par MAURICE BLONDEL,

Professeur de philosophie à l'Université d'Aix-Marseille.

« La morale pourroit estre établie d'une maniere solide et incontestable; mais pour l'appliquer à l'usage, il faudroit une nouvelle espece de logique toute differente de celle qu'on a jusqu'icy¹. » Ces paroles de Leibniz renferment un vœu et un espoir; elles signalent un problème réel mais négligé, qu'il eût été, ce semble, important et possible de résoudre. Toutefois, après plus de deux siècles et malgré le progrès des sciences de la pensée et de la vie, n'est-on pas réduit encore, sur ce point essentiel, à exprimer un désir ou un regret?

Sans doute le sentiment d'une logique ou d'une justice

1. Leibniz à Th. Burnett. Lettre du 17/27 juillet 1696. *Gerhardt*, III, 183. Leibniz parle de la « politique » en même temps que de la morale. J'ajoute que je cherche la solution dans une direction sans doute entièrement différente de celle où Leibniz orientait sa pensée vers une algorithmique. Car l'algorithmique n'aura jamais de prise que sur ce qui est possible ou fait, non sur ce qui agit ni sur ce qui est à faire.

immanente à la vie s'est développé jusque dans l'âme populaire par la vue plus nette et plus attentive des solidarités historiques, par l'influence éducative d'une littérature et d'un art plus proches des complexités organiques du réel : tels romans comme ceux de G. Elliot, et tant d'autres après les siens, ont manifesté la végétation, à la fois irrésistible comme une force aveugle de la nature et intelligible comme un théorème en marche, des actes semés par la volonté humaine dans le monde et dans les consciences. — Sans doute également la pensée philosophique a fait un immense et heureux effort, soit pour assouplir et élargir les cadres de sa dialectique abstraite qu'elle égale davantage à l'inépuisable richesse de l'esprit et des choses, soit pour réserver la part originale et toujours renouvelée de l'évolution des formes vivantes ou de l'invention créatrice des idées, soit pour revendiquer l'indépendance ou défendre la suprématie de la vie morale contre la tyrannie des mots et l'usurpation des concepts. — Mais enfin l'on s'est borné ou bien à subordonner aussi complètement que possible le réel au rationnel et la vie ou l'histoire même à la dialectique idéaliste, ou bien à opposer l'ordre pratique et moral avec son genre de certitude propre et ses lois autonomes à l'ordre spéculatif ou scientifique et aux normes de la pensée. C'est-à-dire que l'on a tantôt maintenu le dualisme irréductible des deux dialectiques comme si elles étaient incommensurables, tantôt sacrifié l'une à l'autre, comme

si l'une à l'exclusion de l'autre devait avoir le dernier mot. Et pourtant, en nous, ni la pensée n'est la pensée sans la vie, ni la vie n'est la vie sans la pensée. En quel sens l'introduction de l'idée dans les faits, des faits dans l'idée, modifie-t-elle la logique de la pensée abstraite et le déterminisme de la réalité concrète? c'est ce qu'on aimerait à savoir précisément. Il faudrait donc, nous plaçant à ce point d'intersection (puisque, enfin, pour nous, vivre c'est réaliser l'unité de la pensée et de l'action), dégager le principe élémentaire qui préside aux développements, solidaires autant qu'originaux, de l'idée et des actes dans l'intégrité d'une dialectique qui domine, sans les sacrifier l'un à l'autre, les deux aspects de la vie morale.

Quels obstacles « jusqu'icy » ont masqué la solution et même la question? — Comment est-il possible et nécessaire de poser le problème? — En quel sens *une logique morale* non seulement possède un principe spécifique et simple, mais encore donne la clef de *la logique générale*, voilà les trois points que je me propose ici d'examiner très sommairement. Et, pour hasarder d'avance la formule technique de la solution qu'il va falloir expliquer et justifier, je dirai, empruntant les termes précis d'Aristote, qu'à la logique constituée tout entière au point de vue de l'ἀπόφασις ou de l'ἀντίφασις, il faut préposer une logique méthodiquement constituée au point de vue de la στέρησις.

I. — Autant le déterminisme des faits et les relations

subtiles, mais infaillibles, qui rattachent nos actes entre eux et nos jugements mêmes à notre conduite paraissent manifestes et incontestables si l'on se contente de les affirmer en gros, autant il devient malaisé de fixer avec précision « l'espèce de logique » qui gouverne cet enchaînement de conséquences, enchaînement aussi rigoureux pourtant, ce semble, qu'un syllogisme, aussi susceptible de démonstration qu'un théorème; car, puisqu'il s'agit de saisir non la diversité matérielle des faits, mais l'unité du lien qui les rattache inévitablement les uns aux autres, la donnée empirique ne demande qu'à être interprétée et érigée en vérité nécessaire. D'où natt donc la difficulté de mettre en évidence la nature intelligible de cette dialectique réelle des actions humaines? de trois causes principales. Et voici ces obstacles, qui seraient sans doute insurmontables si l'on ne pouvait poser le problème que comme Aristote ou comme Kant.

1° Le fait moral, à première vue, est à la fois idée et corps, esprit et nature. Même l'intention la plus pure, la plus formelle qui se puisse concevoir, ne demeure pas en l'air et n'est jamais détachée ni des états organiques qui préparent l'acte de la réflexion, ni des mouvements qui expriment ou constituent toute attention, ni des actions au moins rudimentaires qui traduisent immédiatement toute résolution pour la jeter dans le mécanisme des faits. — Donc, d'une part, en tant qu'il est idée et qu'il définit sa moralité par l'intention formelle, l'acte voulu

relève en quelque façon ses amarres, et, tendant à une sorte d'acosmisme, s'oriente vers le règne idéal des déductions rationnelles. Il est déraciné. Son autonomie le met à part du monde et de son déterminisme, à part de la vie même de l'âme et des passions qui la meuvent. Il a sa dialectique propre qui est encore une forme objective de l'*a priori* de la raison. — D'autre part, en tant qu'il est incarné dans la nature, le fait moral est pris dans l'engrenage des forces physiques et psychologiques; il est modelé par cet organisme immense comme la grève façonnée par le flot. Et, au lieu de dépendre des seules déductions rationnelles, au lieu de se constituer dans l'intransigeance de son absolutisme formel, il évolue dans la vie des hommes et des peuples, sans comporter d'autres méthodes que les méthodes positives d'observation et d'induction, méthodes seules capables d'éclairer peu à peu ses relations universelles avec le milieu où il se produit, seules capables d'étudier les répercussions mêmes qui, à partir de nos actes, retentissent à l'infini jusque dans les consciences, jusque dans notre conscience, notre conscience à laquelle s'impose toujours une sorte de logique factice, de fausse sincérité, ou d'indice personnel et subjectif. — Premier conflit entre le formalisme et le naturalisme moral, qui, sans compromis possible, écartèle cet étrange phénomène de la moralité, lequel à la fois est de ce monde et n'est pas de ce monde. Qu'on pénètre au fond de cette opposition, et l'on verra

peut-être que, loin de s'atténuer, elle va même à impliquer ou que l'idée d'une morale est exclusive de l'idée de la logique, ou que l'idée d'une logique est exclusive de l'idée de la morale.

2° Jamais la contradictoire n'est donnée en fait : il est impossible qu'elle le soit. Tout le sens du principe de contradiction, semble-t-il, c'est d'affirmer que le réel ne lui donne aucune prise. Or, ôté ce principe, ôtées aussi par là même toutes les oppositions logiques. Ce qui est donné est donné, voilà tout, et sans aucune détermination de contradictoire ou de contraire : homogénéité du déterminisme, hétérogénéité qualitative à l'infini, c'est la formule de la réalité empirique. — Si donc la morale exige que les faits réels et concrets soient absolument qualifiés ; si, selon la remarque de Carlyle, elle ne se conserve vivante et ardente qu'à la condition de maintenir une différence infiniment infinie entre l'homme bon et le méchant ; si son rôle c'est justement de faire des phénomènes mêmes l'occasion d'une option décisive, et le véhicule, mieux encore, l'organe, le corps, la substance de l'absolu ; si son but, c'est de faire participer les apparences fugitives de la vie individuelle à la plénitude de l'être et à son indéfectible destinée, alors il faut que la logique capitule, elle est forcée d'avouer que les faits comportent des oppositions radicales dont la négation paraissait la condition *sine qua non* de son existence. Elle n'est plus. — Mais si, d'autre part, pour sauver la logique, nous maintenons

que les faits, en tant que faits, ignorent la loi de contradiction et la norme idéale ou formelle de la pensée, alors il ne nous reste point d'autres échappatoires ou qu'une doctrine morale qui, tout entière rattachée à l'élément formel, professera la plus entière indifférence à l'égard du matériel des actes, ou qu'une solution plus radicale encore qui aboutira à la suppression de toute vie individuelle, de tout désir, de tout acte particulier : quiétisme ou bouddhisme. C'est-à-dire que la morale, au sens populaire ou normal du mot, n'existe plus.

3° Allons plus avant encore. — Pour qu'il y ait Logique, il faut qu'une chaîne inflexible déroule ses anneaux, selon une loi de nécessité que forge la nature, que rive la réflexion, que vérifie la science. — Pour qu'il y ait Morale, il faut qu'il y ait insertion originale d'actes autonomes, contingence dans le monde, liberté dans l'homme, exemption du déterminisme logique comme de tout autre. On objectera peut-être que Logique et Morale ont chacune leur domaine distinct, leur ressort séparé : subterfuge inadmissible. La Morale n'est rien, si non seulement en fait une part de l'homme reste en dehors de son contrôle souverain et si la vie théorique lui échappe, mais encore si, en droit, il s'élève un conflit entre les exigences invincibles de la dialectique spéculative et les conditions mêmes de l'impératif pratique. La Logique non plus n'est rien si ses lois essentielles n'ont pas un empire universel : elle gouverne jusqu'au possible ; faudrait-il

supposer que le réel est en opposition avec le possible même? et n'est-il pas manifeste que l'ambition d'une Logique digne de ce nom, c'est d'envelopper toutes les formes de la pensée et de la vie dans son unité scientifique, comme elles sont unies dans la réalité; c'est de révéler la solidarité des états les plus variés qui non seulement se succèdent, mais se prolongent et se produisent; c'est de mettre en lumière, $\lambda\acute{o}\gamma\phi$, le déterminisme sous-jacent à tous les emplois possibles de l'activité spéculative et pratique.

Si donc il fallait rester sur ces perspectives, Logique et Morale ne vivraient, ce semble, que par une secrète inconséquence. Qu'on ne parle donc point, pour ne pas ruiner le compromis, de « Logique de la vie morale », de « Logique morale »; c'est serrer de trop près la difficulté et trop heurter les termes! Rien d'étonnant dès lors si d'instinct l'on a esquivé un tel problème, et si le vœu de Leibniz n'a pas été réalisé : n'est-il pas chimérique?

II. — Il était utile de révéler ces embarras pour nous forcer à cette conclusion : tant qu'on demeurera placé au point de vue accoutumé, tant qu'on prendra Logique et Morale comme choses faites, comme entités figées devant la pensée et fixées par elle, nulle solution du conflit ne sera possible; et il faut pourtant que le conflit soit résolu dans la science, puisqu'il l'est dans la vie. — Ne sommes-nous pas amenés dès lors à nous demander comment nous prenons conscience des vérités logiques et quelle est

leur génération réelle, comment et pourquoi nous les isolons de leurs origines vitales, comment enfin, d'après leur genèse même, elles se rapportent à l'action et servent à la vie morale? C'est en effet en étudiant la façon dont nous en prenons possession par la réflexion que nous verrons ce que nous avons réellement dans la pensée en les formulant.

1° La contradictoire n'étant jamais, le principe de contradiction n'est pas dans les faits : les faits ne peuvent ni le produire, ni le suggérer, ni même être l'occasion directe ou indirecte de son apparition dans la conscience; et pareillement le principe d'identité est un principe acosmique, il n'est pas réalisé dans le monde : en sorte qu'il ne saurait être ni *a posteriori* ni *a priori*, faute de tout contact entre ce qui est pensé et ce qui semble la loi de la pensée. Il faut pourtant que ce *connubium* soit, puisque en fait la conscience est. Par où donc, au sein de l'hétérogénéité qualitative des données de la vie, s'introduisent les notions qui forment le système des déterminations logiques, notions de *contradictoire*, de *contraire*, de *relatif*, d'*autre*, qui sont la lumière de toute connaissance, notions qui demeurent la condition même de la conscience distincte, laquelle est toujours, au moins implicitement, conscience d'une discrimination, d'une relation et d'une opposition?

C'est parce que, tout spontanément, nous nous croyons capables de modifier les choses que nous acquérons

l'idée qu'elles pourraient être *autres*. Et comment nous en croyons-nous capables? D'une part, notre automatisme psychologique tend à insérer son dynamisme propre dans l'engrenage des faits; d'autre part, par l'entre-choquement de nos désirs successifs ou des résistances empiriques, nous sommes avertis de cette puissance relative de changer les phénomènes et de les adapter plus ou moins aux exigences de notre activité tour à tour déterminée et déterminante. Ce n'est donc point par une révélation *a priori* ni par une anticipation abstraite que, nous connaissant désireux et capables d'agir sur les choses, nous affirmons rétrospectivement qu'un possible, autre que le réel, a été possible et reste concevable. C'est en suite de notre initiative pratique et de notre action à la fois sujette et maîtresse. Si nous n'avions point de tendances originelles ni de postulats pratiques, si tout nous était indifférent, ou égal, ou concédé sans effort, nous ne remarquerions point qu'une chose n'est pas, qu'un acte n'a pas été ou n'a pas abouti. Et ainsi c'est bien de notre activité exercée que se lève la première aube de notre vie logique.

Mais l'idée de *l'autre* ne nous suffit et ne se suffit pas. Si nous *opposons* les choses ou les actes, si nous les évaluons, c'est dans la mesure même où ils s'assimilent à notre destination et à nos exigences, soit qu'ils s'incorporent à notre personne en la développant, soit qu'ils s'y introduisent comme des poisons, flatteurs peut-être et

excitants, mais délétères. Les solutions *contraires* sont contraires entre elles, non point d'abord en vertu d'une abstraction intellectuelle, mais par l'effet d'une opposition toute concrète et qualitative, qui non seulement différencie la série des *autres*, mais les heurte entre eux selon leur convenance ou leur disconvenance avec l'orientation de nos tendances. C'est-à-dire que le principe même de l'idée de la *contrariété* est, non dans les choses, non dans la connaissance spéculative originellement et immédiatement, mais dans la détermination subjective de notre activité.

Et d'où vient alors la notion tout abstraite et générique d'*opposition*? Les divers phénomènes (qui n'entrent dans la conscience réfléchie qu'en se rattachant à des motifs ou à des mobiles), les multiples principes d'action qui nous sollicitent forment spontanément devant la réflexion un tout systématisé : chacun prête sa puissance intrinsèque à l'idée d'ensemble qui les embrasse tous et les organise en synthèses antagonistes; et quand l'un se réalise par choix, c'est donc à la fois comme opposé aux autres, et comme résumant ou employant au profit d'un la force vive de tous¹. L'acte réfléchi et trié confère ainsi au relatif empirique des faits une fixité, une *ἀντάρκεια*, qui en fait le fondement résistant des oppositions logiques; il ne s'agit plus de l'hétérogénéité fuyante des données

1. J'ai décrit ce dynamisme psychologique de la p. 103 à la p. 149 de *l'Action*.

spontanées de la vie; il y a là désormais un principe d'antitypie c'est-à-dire d'impénétrabilité et d'exclusivisme; car nous nous sommes mis nous-même absolument dans ce que nous avons choisi, voulu et fait. Ce n'est donc pas l'habitude de penser selon les lois de l'extension spatiale et de l'impénétrabilité matérielle, qui explique notre logique formelle et notre atomisme intellectuel, c'est cette habitude elle-même qui a besoin d'être expliquée par notre activité morale. Et telle est de même l'origine de la notion d'identité; car c'est par la précision subjective de l'intention singulière et par là seulement que nous pouvons atteindre ou spécifier quelque chose d'un et d'identique.

Ce n'est pas tout. Ni la notion de *l'autre*, ni celle de la *contrariété* ou de l'*opposition* ne sauraient être conscientes sans la notion au moins implicite de la *contradictoire*. Et qu'est-ce qui suscite cette notion? c'est le sentiment de l'irréparabilité du passé. La loi de contradiction ne s'applique pas au futur¹; c'est donc qu'elle ne s'applique pas au passé, en tant qu'il est pensé, connu, possible ou concevable, mais en tant qu'il est « agi », constitué dans le réel, consacré par l'activité qui l'a voulu ou

1. « La logique manque de moyens directs pour introduire dans le raisonnement des prémisses dont l'assertion porte sur le futur. Toutes les théories de l'affirmation et de la déduction roulent en dernière analyse sur des jugements énoncés comme ayant une application actuelle ou actuellement vrais. » Renouvier, *Essais de Critique générale, Traité de Logique générale*, II, 390, 2^e édition. N'est-ce pas que ce qu'on appelle « l'actuellement vrai » est le simple abstrait, en l'air et hors des conditions de la réalité ?

qui le subit. Un enfant vient, par jeu, de briser une paille : il souhaiterait de la réparer; impossible : il est contradictoire que cette paille ait été et n'ait pas été brisée, contradictoire qu'elle soit rompue et intacte. Si donc nous n'étions pas capables, après avoir désiré et agi spontanément, de vouloir délibérément, nous ne saurions non plus concevoir ni qu'une chose faite pourrait avoir été faite autrement, ni que ce qui est posé est posé sans qu'on puisse revenir sur l'être même du passé, ni en un mot qu'il y ait contradictoire à la fois irréalisable et pensable. Cette contradiction que nous supposons partout sous-jacente au réel, c'est par une initiative subjective que nous l'insinuons, et parce que les exigences de notre destinée morale qualifient et opposent absolument les actes accomplis ou les états réalisés. Bref, pour avoir conscience qu'une chose pourrait être autrement, il faut que nous ayons conscience de notre action à double tranchant. Pour connaître notre action, il faut que, conscients au moins confusément du conflit de nos tendances et des exigences de notre destinée, nous nous trouvions en face d'une option qui intéresse notre être : en un mot nous n'avons l'idée de l'être et de la contradiction que parce que nous sommes virtuellement mis en demeure de résoudre l'alternative d'où dépend l'orientation de notre vie et notre entrée dans l'être, alternative, si l'on peut dire, « auto-ontologique ». Là est la clef de voûte; et de même que la pierre supérieure, soutenue par toutes les assises,

les soutient plus encore, de même le principe de contradiction, qui implique préalablement, pour être connu, la spontanéité des désirs, des postulats, des échecs et des succès de notre initiative orientée par la nature et éclairée par la réflexion, est finalement indispensable à la connaissance distincte et à l'usage délibéré de tout notre dynamisme intellectuel et moral. L'emploi de la raison spéculative est lié solidement à l'exercice réel et actuel de la raison pratique, qui, on va le voir, en détermine le sens véritable et la portée légitime.

2° Comment et pourquoi isolons-nous ces notions logiques de leurs origines vitales, au lieu de voir simplement en elles des productions et des projections dans le sensible et l'intellectuel des lois mêmes de notre action? Quels dangers offre un tel isolement?

Le sens originel et réel du principe de contradiction, c'est d'établir que ce qui aurait pu être et s'incorporer, par ce que nous faisons, à ce que nous sommes (ἐξίς), en est à jamais exclu (στέρησις), sans que ce qui est ainsi exclu cesse de servir à penser distinctement ce qui a été choisi et fait, à alimenter l'effort de la connaissance et de l'exécution, et à déterminer moralement l'acte réalisé et l'agent même. Mais si nous considérons uniquement du dehors le résultat apparent ou les faits qui semblent étrangers à notre action, alors tout se ramène à une question de oui ou de non (κατάφασις ou ἀπόφασις); et, perdant de vue l'élaboration interne du résultat et la complexité des relations

qui subsistent sous l'idée de la contradictoire exclue, nous substituons à ces relations vivantes la simplicité artificielle du concept et du mot : le mot, substitut économique de la richesse des individus multiples et toujours singuliers ; le mot, qui fonde notre science sur ce faux, à savoir que les phénomènes ou les êtres peuvent être identifiés au moins partiellement alors qu'il n'y a de science qu'où il y a tendance à êtreindre l'individuel ; le mot, sorte de substance factice et exsangue, toute en façade, qui, sans dedans, ne comporte que le oui ou le non, l'exclusion brute, ou l'inclusion abstraite. Et dès lors nous voici dans les limbes de la pensée formelle où, sans indication de lieu, de temps, d'origine, tout se réduit à des contours secs, comme des figures de fil de fer qui s'engrènent ou se repoussent, et à un dessin linéaire ; où, faute d'aliments directement pris au réel, l'esprit, comme dans un jeûne, vit sur lui-même, devenant « idéophage » ou même « verbivore ». Le vrai nom d'une logique issue de là serait « logologie ». Et n'est-ce pas, en effet, le caractère d'une certaine logique scolaire que tout y soit expressément ramené à l'affirmation ou à la négation par inclusion ou exclusion abstraite ? Et c'est de cette logologie que quelques-uns tirent toute leur ontologie.

Aristote, du moins, demeurerait plus délibérément placé au point de vue du langage. Du λόγος (succédané factice mais vivant encore du monde concret), de son mécanisme

spontané et de son organisation rationnelle, il s'est fait le naturaliste¹. Après avoir discerné plusieurs sortes d'opposition et remarqué que « les choses énoncées par privation et possession ne sont pas opposées entre elles comme sont les relatifs », ni non plus « d'aucune des deux façons dont les contraires peuvent l'être entre eux », Aristote finalement, pour le reste, ramène tout au seul point de vue de l'affirmation et de la négation, parce que c'est ainsi qu'on parle. La parole, en effet, par une simplification analogue à la réduction des fractions au même dénominateur, substantifie ou plutôt substantive toutes les qualités, modalités et relations. Les termes mêmes *κατάφασις*, *ἀπόφασις*, *ἀντίφασις* révèlent bien ce sens verbal qui aboutit à identifier substance et substantif : en sorte que les catégories qui, rigoureusement, « ne peuvent recevoir de contraires » (car c'est le propre de la substance d'en recevoir sans avoir elle-même de contraire), sont traitées dans la proposition et le raisonnement *ἐν οὐσίας εἶδει*, et soumises à la loi de la contradiction.

Sans doute, Aristote observe que, sur dix catégories, neuf n'ont d'existence réelle que dans un sujet différent d'elles ; mais le *λόγος* parlé ne retient pas cette distinction du *λόγος* pensé ; dès lors, de proche en proche il vient à dire « qu'il y a de l'être dans chaque catégorie, pour

1. Qu'on étudie à cet égard les *Catégories* et en particulier le chapitre x, d'où sont tirées plusieurs des citations qui suivent. Je recommande également certains textes de la *Métaphysique* ; et je renvoie aux divers passages que Bonitz (d'ailleurs incomplètement) signale dans son Index au mot *στέρησις*.

qu'aucune n'échappe aux axiomes » ; que « sous la diversité des termes, le rapport est identique » (*Mét.*, X, p. 201, l. 24, sqq.) ; que « l'opposition de l'être et du non-être, différente en réalité dans chacune des catégories, est la même par sa forme » (*Mét.*, IV, p. 65, l. 1) ; que, grâce à cet artifice, la privation même et les autres formes spécifiques de l'opposition sont considérées comme une forme de négation et traitées comme telle. Et, après avoir noté que « pour les choses opposées comme négation et affirmation, et *pour elles seules*, il faut nécessairement que l'une des deux soit vraie et l'autre fautive (*Catég.*, X) ; après avoir par là même impliqué que « l'être en soi reste en dehors des combinaisons logiques de l'entendement » (*Mét.*, VI, p. 127, l. 19), il aboutit à cette conclusion que « la dernière forme à laquelle toute opposition doit se ramener, c'est la contradiction¹ ».

D'où, pour peu qu'on développe ces thèses en perdant le sens de leurs origines, c'est l'alliance hybride de la grammaire et de la physique qui engendre une métaphysique frauduleuse et tyrannique : car, d'une part, elle attribue aux modalités phénoménales et aux données sensibles tout ce que les concepts, substantifiés par les mots, ont emprunté à l'être vivant et pensant ; d'autre part, ces usurpatrices une fois intronisées imposent leur propre mode comme loi de l'être à l'activité intellectuelle

1. Cf. *Mét.*, IV, p. 63, l. 11, et X, p. 201, l. 8 ; *Catég.*, chap. x.

et morale qui seule pourtant devrait leur mesurer ce qu'elles comportent de vérité ontologique et logique; en sorte que penser ἐν εἶδους εἶδει finit par équivaloir à penser ἐν ὕλης εἶδει, et à faire régner dans la science et la vie la littéralité, principe de toute immobilité doctrinaire et de toute intolérance pratique. Comme si la chrysalide vidée prétendait être plus que le papillon et le faire rentrer en elle sous prétexte qu'elle l'a un instant contenu! Qu'on ne prenne donc pas la coque verbale pour Psyché même aux ailes éployées; et s'il est vrai que le principe de contradiction est extrait de la vie, qu'on ne le dénature pas en l'isolant et en l'érigeant en norme *a priori* d'une réalité qui ne rentre plus en lui. Quand donc on veut soumettre absolument le concret à cette loi ainsi desséchée et rétrécie, il n'est pas surprenant que, semblable à l'enfant qui prétend faire à son père la leçon qu'il vient d'en recevoir, on se heurte à l'impossibilité d'une dialectique réelle ou d'une logique morale,

3° Toutefois, autant il faut se défier de cette idolâtrie qui sacrifierait la vie et la pensée en acte à la mécanique par laquelle on en décrit, avec des traits grossis et raidis, les formes souples et mouvantes, autant il importe de comprendre le sens et l'utilité de la logique abstraite, d'en justifier et d'en éclairer le rôle. Elle n'est pas un pur ψεῦδος, ni une déception inintelligible de la nature : la nature ne fait rien en vain. Et ce n'est pas sans un dessein profond que s'opèrent cette dénaturation verbale et cette

apparente falsification de la dialectique concrète au profit d'un formalisme abstrait. Car cette logique de l'*ἀντίφασις* est à la fois : obstacle utile, épreuve salutaire, tremplin nécessaire, pour le développement de la vie morale.

Obstacle, et obstacle utile. Car cette façon prématurée et grossissante de nous proposer toutes choses *sub specie substantiæ* comme soumises à la loi d'identité et de contradiction, est la manière rapide et économique dont la conscience distincte émerge du monde, en se prenant à des objets séparés et à des types génériques, par un démenti souvent téméraire à la continuité des phénomènes. Point de connaissance nette, prompt, précise, exprimable sans cet artifice spontané qui morcelle l'unité du donné, établit des oppositions, et constitue des entités discrètes qui comportent l'application des procédés logiques, dans une sorte de phénoménologie ontologique ou d'atomisme intellectuel : c'est ce travail de simplification implicite qu'explicite le syllogisme ; et son apparente rigueur, reposant sur l'hypothèse théoriquement fautive et pratiquement utile des identités partielles, n'est qu'une approximation, mais indispensable aux premiers linéaments du langage, du positivisme pratique, et de la science. Ainsi cet artifice naturel qui semble voiler ou dénaturer le réel comme un prisme interposé, n'est donc un obstacle que pour hâter le développement de la conscience psychologique, et pour susciter l'épreuve de la conscience morale.

Épreuve, en effet, et épreuve salutaire. Car nous avons sans cesse à nous défendre contre le dogmatisme décevant des sens et de l'entendement, et à pratiquer en fait, sans même avoir besoin d'en connaître aucune formule théorique, les conclusions de l'esthétique et de la dialectique transcendentales. Mais en même temps ces concrétions logiques, si factices qu'elles soient, servent de point d'appui fixe ou même d'enjeu pour l'option immédiate et la décision radicale du vouloir; elles préparent, en conférant au relatif le caractère d'un absolu, le prix infini de nos sacrifices apparents et de nos gains réels, la responsabilité meurtrière de nos gains apparents et de nos pertes réelles : par ce qu'elles ont de précaire comme par ce qu'elles offrent de solidité provisoire, elles sont donc à la fois une mise en demeure d'exercer le pouvoir critique de l'esprit pour nous faire sortir du donné, et un tremplin pour l'élan des résolutions qui engagent la destinée humaine, jusqu'à la seule alternative absolue ou antitypie réelle, celle de nos fins dernières.

Tremplin indispensable. Car, par ce qu'il a d'acosmique, le principe de contradiction nous stimule invinciblement à émigrer de ce monde où notre pensée et notre action ne sont pas toutes. Mais en même temps, par l'effet du caractère absolu que confère la réflexion aux divers objets et aux alternatives opposées qui s'offrent à notre choix, l'option, même sous les espèces du relatif, peut à tout étage devenir décisive comme une solution ontolo-

gique. En sorte que, en exprimant symboliquement la nécessité finale d'une option absolue, le principe de contradiction, par ses applications artificielles, suppose en quelque façon que le passage à la limite est perpétuellement opéré et que cette option suprême peut, à tout moment et à propos de tout, se trancher *hic et nunc* : par la disposition où nous sommes d'attribuer à des intérêts infimes ou à des objets subalternes une importance souveraine, tous nous avons donc, si haut ou si bas que nous nous placions dans l'échelle des intelligences et des volontés, *notre* problème à résoudre ; et tous nous trouvons, dans notre logique absolutiste, le mouvement nécessaire pour franchir l'ordre empirique et l'ordre intellectuel, pour poser *le* problème total, pour déterminer notre rang dans l'ordre de la moralité, pour nous constituer dans l'être, dans l'être que nous nous mesurons à la taille de notre cœur, par ἕξις ou στέρησις.

Rattachée à ses origines vitales, subordonnée à ses fins morales, la logique de l'ἀντίφασις recouvre ainsi sa vérité relative, son rôle naturel, sa légitimité subalterne. Mais il ne faut pas l'isoler ; car il n'y a point de logique purement formelle puisqu'il n'y a point d'idée qui ne soit un acte, point de pensée qui ne soit pensante, point d'analyse qui ne se fonde sur une synthèse mentale ; et c'est même pour cela que le syllogisme est instructif : l'accord formel de la pensée-pensée avec elle-même, implique un travail d'adéquation matérielle de la pensée-pensante qui

cherche tout son contenu. Et puisque toute pensée est acte, puisque tout acte est initiative et synthèse, la logique idéologique n'est qu'une expression partielle de la dialectique en action. Si l'objet défini par l'entendement et si les lois de cette pensée réfléchie imposent à notre conscience leur netteté rigoureuse et leur exclusivisme, c'est là le symbole abrégatif d'une opération plus profonde et plus compliquée : la logique formelle est le phénomène objectif et inadéquat de la dialectique réelle.

III. — Considérer, non plus les rapports de concepts et de termes abstraits sans support vital et sans dedans subjectif mais les relations d'actes, d'états, de faits assimilés ou éliminés par un organisme qui combine, compense, digère, ce sera donc passer d'un point de vue artificiel au point de vue de la vérité vivante. Mais comment un tel travail d'incorporation, de tassement ou d'élimination peut-il être précisément appelé « Logique », c'est-à-dire au fond « Raison régulatrice et déterminante, λόγος », c'est ce qui reste à éclairer.

En dernière analyse ce qui nous était apparu comme la source originelle et la lumière initiale de toutes les déterminations logiques, c'est la décision réfléchie et volontaire qui a tranché les mille possibilités de l'avenir et les a fixées dans l'unité immuable et dans l'être d'un acte, — d'un acte passé, mais qui subsiste en nous et dont nous restons solidaires. Or, toute décision qui se réalise est

à la fois prise de possession et privation de quelque chose : nous sommes toujours plus ou moins ce qu'est notre action ; ce que nous faisons nous fait ; ce que nous ne faisons pas contribue également à nous définir. Il y a là un déterminisme qui, enveloppant tous les emplois possibles de la pensée et de la liberté, exprime une liaison à la fois intelligible et réelle de tous nos états, compose de notre vie un problème unique, et requiert une solution intégrale. Quel en est le principe élémentaire, quelles en sont les lois ?

1° La notion de la *στέρησις*, ainsi que déjà le remarquait Aristote, implique la privation de quelque chose qui serait dû ou naturel, et dont la possession était acquise ou pourrait ou devrait l'être. Or, du moment où une exigence est enracinée dans la nature d'un agent, soit qu'il la satisfasse, soit qu'il la refoule ou la méconnaisse, toujours elle porte des suites, toujours elle déroule des conséquences corrélatives aux emplois contraires de l'activité, toujours elle sert de point de comparaison fixe et de terme absolu du jugement, lorsqu'il s'agit d'apprécier la solution du problème posé par la vie, selon une loi immanente à la vie même.

Tandis que l'*ἀπόφασις* supprime le concept nié sans qu'il en reste de trace, la *στέρησις* laisse dans la puissance qui pouvait le réaliser le stigmate de l'acte exciseur. Et l'*ἔξις* qui suit n'est pas identique à l'*ἔξις* qui précède la *στέρησις*. Les rapports des idées se tranchent par oui et

non; et tout est dit : c'est comme une géométrie plane où deux lignes se coupent en un seul point. Les relations réelles sont organiques à l'infini, toujours infailliblement répercutées et intégrées.

Ce n'est pas tout. Nos exigences virtuelles et nos dispositions requérantes qui servent de ressort à la logique de la vie ne sont pas bornées, comme l'instinct animal, à un nombre restreint de combinaisons. « L'homme est toute nature »; rien ne lui est étranger ou indifférent; ou plutôt ce qui n'intéresse en rien son action, il ne le connaît pas; rien donc en lui n'échappe, si l'on peut dire, à l'ἔξις et à la στέρησις. Tout ce qu'il fait et tout ce qu'il ne fait pas contribue à le constituer; tout, par là, entre dans le système de son organisme dialectique. Et puisque les déterminations de la logique abstraite sont un extrait de l'activité spontanément orientée en nous par la nature ou une expression de nos tendances originelles projetées dans le miroir de la pensée réfléchie, une dialectique vraiment complète ne saurait se restreindre au formalisme logique : sans doute l'abstraction confère à ces notions déracinées un caractère de nécessité; mais ce n'est qu'une nécessité extrinsèque et transcendante puisque, enfin, les paralogismes et les sophismes violent les lois formelles de la pensée; et ces erreurs sont pourtant des pensées et des pensées vivantes. Nous avons donc besoin d'une logique réelle qui contienne ce que la logique formelle exclut comme s'il n'existait pas,

d'une science qui retrouve, par la réflexion, le *nexus* de tous les états et de toutes les erreurs mêmes, la loi intrinsèque, la norme immanente qui rende intelligibles tous les développements opposés de la vie, et les juge absolument, en comprenant même ceux qu'elle ne saurait absoudre. Il y a une logique du désordre.

C'est cette chaîne intime qui compose essentiellement la *Logique réelle*, et dont la *Science logique* doit tendre à égaler le contenu et à dégager les lois : logique exquise et imperturbable qui, dans son calcul, n'omet jamais aucun élément de la solution, et qui, quelles que soient les données, tisse sa trame indélébile ; logique universelle, qui embrasse toutes les singularités et les approximations de la casuistique, toutes les complications que prépare la collaboration de la nature et de la liberté ; logique infiniment équitable et exacte, puisqu'elle est la loi doublement intérieure à la vie spontanée et à l'activité volontaire, *norma sui* ; logique lumineuse, puisque, à travers les obscurités de notre destinée présente, elle ne tend qu'à exprimer la relation de ce que nous pouvons et devons avec ce que nous voulons et faisons, pour éclairer d'avance la justice finale de notre sort ; logique qui seule mérite en propre ce nom tout court, puisque la science qui l'a à demi usurpé n'en est qu'un résidu partiel et qu'un aspect détaché.

2° Si tel est l'objet élémentaire de la Logique et sa matière première, comment revêtira-t-elle la forme

scientifique? Quelles seront, devant la réflexion, les lois du processus logique de la vie?

Loi de l'alogisme initial et du polylogisme spontané.

La sensibilité et la raison humaine sont des instruments universels; et c'est là d'abord ce qui explique la diffusion et l'anomie apparente de la vie réelle, les palinodies ou les contradictions fréquentes qu'on note dans les caractères saisis sur le vif. Mais l'anarchie première qui tient à la multiplicité naturelle des puissances vitales et des aptitudes mentales, au polyzoïsme et au polypsychisme du composé humain, n'empêche pas la cristallisation de s'opérer. Tous nos états, que nous les nommions subjectifs ou qu'ils nous apparaissent comme objectifs, sont, en définitive, liés à notre diathèse mentale, diathèse à la fois générique et individuelle, qui sert de fond sous-jacent et de tain réfléchissant à tout ce qui est senti ou désiré, perçu ou voulu, repoussé ou épousé par nous. Le chaos initial tend donc à l'ordre, et à un certain ordre singulier, qui s'organise grâce à ce mélange de l'instinct qui détermine la vocation personnelle et de la réflexion qui devient le principe des décisions, des mérites ou des fautes volontaires. En sorte que, d'un côté, grâce à la partialité profonde de notre idiosyncrasie, nous tendons à constituer un système que nous croyons exclusif et clos; mais, d'un autre côté, ce travail de synthèse coordinatrice n'est jamais fait d'emblée, jamais entièrement achevé, même après une longue vie d'unification et de

conversion méthodique : si bien que cohabitent en nous et se compénètrent des états qui, devant la réflexion, sont incompatibles et qui révèlent leur présence longtemps après que le raisonnement ou la volonté ont tenté ou même présumé de les réduire, de les mâter ou de les absorber.

Loi de la solidarité des forces discordantes. La cristallisation, tour à tour ou simultanément spontanée et volontaire, qui détermine peu à peu les linéaments de chaque personnalité selon une loi de croissance logique et de spécification interne, ne supprime ou ne néglige aucun des éléments fournis et imposés par la nature. La dynamogénie de nos idées et de nos sentiments forme un ensemble total et indissoluble. Nous ne nous séparons pas de nous-même. Les tendances refrénées demeurent pour marquer le sens, pour déterminer le prix, pour alimenter la vie des triomphatrices : en sorte que rien ne semble inhibé et exclu de nous sans être inclus et employé; rien n'entre en nous qui ne sorte à certains égards d'une prédisposition intime; rien ne sort de nous qui n'y pénètre plus profondément. Des deux ou multiples contraires aucun ne survit solitaire à l'option et à l'acte : il y a réalité nouvelle; car une idée réalisée n'est pas la même que seule, avant d'avoir été opposée et préférée à d'autres. La résultante de l'activité humaine ne se développe donc pas sur la ligne marquée par l'idée simple et claire que nous croyons peut-être suivre seule :

la logique de la vie se déploie sur la diagonale du parallélogramme de toutes les forces concurrentes et solidaires. Et c'est pour cela que souvent, que toujours nous aboutissons là où nous n'avions pas exactement prévu que nous irions, là où la dialectique abstraite et monoïdéique, avec son dessin linéaire, ne nous aurait pas conduits : si bien que l'action nous révèle toujours du nouveau, et que sa logique dépasse toute déduction analytique.

Loi des compensations. Dès lors ce qui importe, c'est de viser où il faut pour tenir exactement compte des résistances et des compensations qui détermineront l'orientation de la diagonale, de même que, pour atteindre le but, on vise plus haut que la cible lointaine. La difficulté méconnue de l'éthique tient précisément à ce que cette science du tir moral suppose une balistique appropriée à chaque vocation, à chaque caractère, à chaque occasion, — casuistique qu'il importe de substituer à la casuistique objective et *omnibus*, dont les abstractions et les approximations périlleuses tendaient à faire croire que nous avons tous les mêmes obligations, les mêmes lumières, les mêmes forces, les mêmes excuses. Il s'agit au contraire de développer sans cesse en nous le sentiment de notre originale destinée et de notre incomparable responsabilité : salutaire inquiétude sans laquelle nous risquons d'ensevelir la vie morale dans le *tout fait*, dans la routine et les généralités,

dans le subterfuge, dans les échappatoires jurisprudentielles. La logique de la vie doit conjurer ce péril, en révélant, d'une part, l'insuffisance ou l'insignifiance des déterminations abstraites et des codifications tout entières bâties avec des idées et par des idées, en montrant, d'autre part, l'édification progressive de notre caractère moral à l'aide de tous les éléments compensateurs dont aucun ne saurait être totalement absent de la solution finale : c'est ainsi que nous pouvons contribuer au bien par tout le mal qui est en nous, au prix du sacrifice de tendances qui paraissent radicalement éliminées, et dont nous ne comprenons que plus tard que leur sève a nourri notre action et qu'elles sont simplement transfigurées et converties, par la privation d'un plaisir passager, en joie durable.

Détermination d'un critère logico-éthique. « Mais, objectera-t-on, si dans tous les cas possibles tout est employé, si la logique de la vie implique cette réintégration définitive de toutes les formes de la pensée et de l'activité dans l'absolu du déterminisme, n'en revient-on pas à l'abolition de la morale ? » Non. Sans doute toute décision exécutée, en donnant quelque chose, ôte quelque chose à l'agent : il y a donc toujours simultanément *κτῆσις* et *στέρησις*. Toutefois, les solutions contraires ne sont pas de même sens ou de même signe. Les unes sont positives dans la mesure même où elles réalisent l'idée essentielle de notre être et subordonnent les divers élé-

ments à cette unité directrice ; les autres sont privatives, en ce sens qu'elles déconcertent notre ordonnance virtuelle et requise. La Logique n'a pas pour rôle de suivre dans le détail concret l'application des règles qui gouvernent le développement actuel de notre destinée ; mais elle a à discuter pour ainsi dire algébriquement les diverses possibilités de solution négative ou positive, et à décrire le cadre rigide sur lequel s'appuie, dans lequel se déploie le libre jeu de l'action humaine en tenant compte du signe + ou du signe — que chaque *κτῆσις* ou *στέρησις* comporte par rapport à l'ἔξις primitive, abstraction faite des valeurs variables de ces inconnues. Puisque la liberté nécessairement engendrée en nous par la dialectique spontanée de la vie porte nécessairement des conséquences, sans être nécessitée elle-même, c'est ce dynamisme antécédent, concomitant et consécutif à la liberté que la logique doit éclairer. Par là, la vérité logique se trouvera définie l'accord de la pensée et de la vie avec elles-mêmes, non plus au sens purement idéologique, mais au sens concret et selon les requêtes ou les créances de la vie intérieure : s'atteindre, entrer en *possession* de soi, s'égaliser explicitement, tel qu'on est dans le concret implicite, c'est le travail que stimule et que juge la logique intégrale ; et c'est cette cohérence du contenu total qui est le *genre* dont l'accord formel n'est qu'une *espèce*. La logique est la science qui exprime la formule de solution qu'on n'aurait qu'à calculer, une fois les

inconnues remplacées par les données concrètes, pour mesurer le degré de réalisation de notre adéquation avec nous-même; elle contient donc en germe la sanction intelligible et souverainement juste de la conscience éclairée pleinement sur elle-même.

Loi de la réintégration finale ou de la perte totale.

Puisque toute action décidée nous partialise, mais en des sens opposés, tantôt donc c'est une mortification enrichissante, tantôt une meurtrissure et un appauvrissement. Il ne s'agit plus seulement de la confrontation et de la combinaison d'intérêts relatifs ou de motifs particuliers; car nos actes ne sont moraux que si, amortissant la force intrinsèque des tendances naturelles, nous cherchons en eux non des biens ou des maux, mais le bien ou le mal, l'ordre divin ou l'égoïsme humain; que si, en un mot, nous les subordonnons au principe acosmique d'identité et de contradiction pour les exprimer en propositions qui comportent les oppositions logiques. C'est donc l'apparence intellectuelle qui, comme une hausse placée devant nos visées, fournit par son exclusivisme même la matière du sacrifice absolu sans lequel il n'y a point de morale. Les choses, elles, ne sauraient être l'objet que de sacrifices apparents et très relatifs : seule l'intervention du principe de contradiction nous permet et nous force d'entrer en *possession* d'une vie suprasensitive et supra-rationaliste. D'où cette double vérité : si l'exclusion idéale paraît absolue, c'est que la solution réelle est en

effet décisive et radicalement tranchante; si l'action humaine s'établit dans l'absolu d'une $\xi\acute{\iota}\varsigma$ ou d'une $\sigma\acute{\tau}\epsilon\rho\eta\sigma\iota\varsigma$, c'est par la médiation du principe formel de contradiction. Il semblait au début que Logique et Morale fussent hostiles ou au moins étrangères : on voit que la logique méconnaît ses origines et perd son sens légitime si on ne l'enfonce pas au cœur de la morale, et que la morale n'est plus elle-même si elle ne participe aux rigueurs de la logique formelle. La science des mœurs, l'éthique naturaliste, l'éthique rationaliste ne sont pas des *Morales morales* faute d'avoir analysé jusqu'au bout le complexus et les exigences solidaires de la pensée et de la vie. Seule la mortification réalise la contradictoire du non-être, et par une sorte d'expérience métaphysique produit notre être dans l'être; la solution antagoniste le réaliserait dans la privation, laquelle n'est pas l'inexistence. Car, à la différence de la logique intellectuelle qui se borne à affirmer l'égalité abstraite au regard du possible et l'incompatibilité formelle des solutions opposées, la logique morale, tout en justifiant cet exclusivisme dont elle manifeste l'utilité, le dépasse, parce qu'au fond de toutes les solutions possibles reste un même sujet d'inhérence au regard duquel elles sont inégales et de signe contraire. Par là se trouve vérifiée cette vue d'Aristote : la substance, l'être véritable, l'être moral admet les contraires, mais n'a point de contraire. En ce sens, la réalité métaphysique échappe aux déter-

minations logiques de l'entendement, et il faut restituer au principe réel de contradiction la formule originelle de Parménide mais tout autrement interprétée : le non-être n'est pas, ni en soi ni pour nous ; l'être moral ne meurt pas ; et, au point de vue réel, ce n'est pas l'ἀντίφασις, c'est la στέρησις positive qui est l'extrême opposé de l'être.

Les embarras qui s'offraient à nous, dès le début, semblaient insolubles : au point que l'expression de « Logique morale », insolite et même choquante, ne paraissait pas pouvoir supporter l'examen ; au point que d'instinct on s'était détourné de la question ou qu'on avait omis de voir qu'il pouvait y en avoir une ; au point même qu'après une première confrontation des termes, le problème semblait ne pouvoir être légitimement posé. Dès lors ne devait-on pas conclure que la Logique est et reste chose purement intellectuelle sous peine de compromettre la science éthique ou de se ruiner elle-même ? — Peut-être en juge-t-on maintenant d'autre sorte ; et l'expression de *Logique morale*, qui avait pu apparaître comme une analogie lointaine ou une contestable métaphore, se trouve-t-elle doublement justifiée : non seulement en effet elle désigne bien *stricto sensu* cette solidarité naturelle et nécessaire de l'acte avec ses conséquences les plus lointaines ou les plus imprévues, et cette irrésistible végétation de la vie volontaire qui enveloppe dans son déterminisme toutes les répercussions extérieures ou intimes de nos résolutions ; mais *lato sensu* elle indique également

bien le caractère dominateur de la Dialectique tout entière, pénétrée qu'elle est des exigences de la vie pratique et de l'inspiration morale. On ne s'est donc pas borné ici à la défendre contre les rigueurs de la logique intellectuelle; il a fallu reprendre l'offensive et montrer que celle-ci n'est qu'un extrait partiel et subalterne de celle-là. Il a suffi, pour manifester le principe élémentaire de cette vie logique de l'esprit, de remettre l'abstrait pensé en contact avec la pensée pensante et agissante; car de la façon dont nous prenons conscience, c'est-à-dire dont nous avons réellement connaissance des notions logiques et dont nous les pensons *in concreto* ressortent l'interprétation seule légitime et l'usage seul normal qu'il convient d'en faire. Ce rôle, c'est moins encore de nous faire comprendre que de nous faire réaliser ceci : du moment où l'idée de la contradiction intervient comme un principe de discernement qui éclaire la conscience dans la vue ou l'appréciation des objets proposés à notre activité, un problème est posé, un absolu est en jeu, non pas dans la pensée abstraitement et spéculativement, mais par la pensée pratiquement. Et c'est parce qu'un tel problème se pose en nous que le principe de contradiction prend la netteté et l'empire qu'il a. La logique morale est ainsi la porte d'accès et demeure l'idée directrice ou l'âme de la Logique générale, logique dans laquelle les normes rigides d'Aristote ou de Kant seraient assouplies et expliquées, comme la géométrie d'Euclide

peut l'être par une Géométrie générale, logique qu'il reste à constituer, en y faisant entrer à son rang subordonné cette logique idéologique, utile et vraie tant qu'on la considère comme un moment dans le développement d'une dialectique intégrale de la raison vivante, mais périlleuse ou même fausse si l'on méconnaît que l'ἀντίπασις n'est qu'un symbole inadéquat de la στέρησις.